



AURÉLIE MOULIN

Ton coeur
se souviendra
encore

ROMAN

Aurélie Moulin

Ton cœur se
souviendra encore

© Aurélie Moulin, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-3899-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Dédicace

À mon mari, mes enfants, mes beaux-enfants.

Aux gens que j'aime et qui m'aiment.

Vous êtes ma force dans ce monde parfois si dur et injuste.

Prologue

Marina

Je suis de celles qui, quand elles sont chez le coiffeur et qu'on leur demande si l'eau est à la bonne température, n'osent pas dire qu'elle est trop chaude ou trop froide.

Je suis de celles qui, quand leur patron a besoin qu'elles restent plus longtemps, n'osent pas lui réclamer leurs heures supplémentaires à la fin du mois.

Je suis de celles qui, quand la femme de ménage ne fait pas bien son travail, n'osent pas lui dire de le refaire.

Cependant, je suis de celles qui, quand la goutte de trop est tombée, explosent telle une cocotte-minute (mieux vaut ne pas être dans les parages quand ça arrive !).

Mais je suis aussi de celles qui, quand elles aiment quelqu'un, pourraient soulever des montagnes pour l'être cher.

Guillaume

Je suis de ceux qui, quand ils ont besoin d'être seuls, peuvent s'isoler durant des semaines. Cela pèse à mon entourage, je le sais fort bien.

Je suis de ceux qui, quand quelqu'un a besoin d'aide, n'attendent pas de retour particulier.

Je suis de ceux qui, quand on leur rentre dans le lard, expriment leur façon de penser.

Cependant, je suis aussi doux qu'un agneau si l'on sait bien me cerner.

Mais je suis aussi de ceux qui, quand ils aiment vraiment, pourraient donner leur vie pour l'être cher.

Marina et Guillaume

Agirais-je différemment si j'étais quelqu'un d'autre ?

1.

James

« Je suis de ceux qui aiment partir à l'aventure. »

New York City, samedi 19 août 1848, 6 h 53

Dans notre modeste maison en bois, l'odeur du café mêlé aux bûches qui brûlent dans la cheminée chatouille mes narines. Cela réveille en moi un appétit d'ogre. Le jour est déjà levé sur la grande ville ensoleillée. Il n'y a pas un bruit à l'horizon, si ce n'est celui du feu qui crépite et des pas des premiers travailleurs marchant en direction de leur usine en sifflant. Nous sommes attablés pour le petit déjeuner avec William, mon frère cadet, Molly, la benjamine de seize ans, et mon père, attendant que notre mère apporte de quoi nous rassasier. Papa lit la gazette du jour que ma sœur est allée acheter au vendeur à la criée. Je sens sa jambe qui remue sous la table, faisant vibrer tout le plancher ainsi que le banc sur lequel nous sommes assis. Nous nous regardons à tour de rôle avec mon frère et ma sœur, n'osant interrompre notre père dans sa lecture, pour peu que les nouvelles soient mauvaises. Ma mère apporte le café chaud avec du lait qu'elle nous sert dans de grandes tasses. Molly se lève pour l'aider à apporter le reste du petit déjeuner : œufs, pain et bacon. Autant dire un festin digne de Noël pour la famille pauvre que nous sommes.

Enfin, Maman se lance dans cette grande interrogation :

— Bon sang, mais vas-tu enfin nous dire pour quelle raison tu as voulu que je cuisine le bacon un jour aussi ordinaire ? Je te signale que je l'avais conservé pour l'anniversaire de William.

Mon père ne pipe mot, la tête toujours plongée dans son journal. Nous regardons notre mère qui fronce les sourcils. S'il y a bien une chose qu'elle ne supporte pas, c'est qu'on ne lui réponde pas. Elle pose d'un coup sec la cafetière, ce qui sort immédiatement Papa de sa profonde lecture.

— Que... Quoi ? sursaute-t-il.

Ma mère lève les yeux au ciel.

— George, pour l'amour de Dieu, que se passe-t-il ?

Nos regards se tournent de nouveau vers notre père. Ce dernier pose enfin son journal à côté de son assiette et se frotte les mains, un sourire béat aux lèvres.

— Tu es vraiment trop impatiente, Helen ! gronde-t-il gentiment. Mais je ne vais pas t'en tenir rigueur, je suis bien trop guilleret pour ça.

De son imposante carrure, il se lève et nous toise quelques secondes, puis boit son café au lait d'une traite, ne craignant pas de se brûler. Il repose sa tasse d'un geste sec sur la table et se tourne vers moi avec un grand sourire.

— Fiston, tu n'iras plus travailler à la forge avec moi. J'ai trouvé pour toi un travail qui va nous rendre riches à coup sûr !

— George, ne me dis pas que l'on va devoir encore déménager ? Voilà deux ans que nous nous sommes établis en Amérique pour fuir la grande famine de notre pays d'origine. Je me sens chez moi ici désormais, s'inquiète ma mère.

— Ma pauvre femme ! ! Mais que vas-tu donc imaginer ? Je n'ai pas parlé de

déménagement. J'ai un travail ici aussi. Je me suis même fait des amis. Des Irlandais comme nous, en plus !

Il se tourne de nouveau vers moi.

— Mon fils, il est temps pour toi de voler de tes propres ailes. Cela nous aidera aussi. Ce travail qui t'attend est une véritable aubaine.

— Quelle est donc cette tâche, Papa ?

Il prend une grande inspiration et pose ses deux mains sur mes épaules.

— Tu seras chercheur d'or dans l'ouest des États-Unis.

Il ouvre la page du journal relatant la découverte de minerais d'or, le 24 janvier 1848, par un employé de Sutter's Mill, une scierie à l'autre bout de notre pays. Il explique que la nouvelle commence à faire le tour du monde et qu'il ne faut pas que mon départ tarde trop pour que nous puissions en avoir suffisamment.

— Cela pourrait payer de jolies fanfreluches à ta mère et à ta sœur, me chuchote-t-il en me faisant un clin d'œil.

Je prends le journal pour lire l'article. Une carte indique le lieu de la découverte. Il n'y a rien là-bas, peut-être quelques hameaux. Quand je relève la tête de celui-ci, toute ma famille m'observe. Je sens dans leurs regards une lueur d'espoir. Car, même si Maman aime cet endroit, il nous manque beaucoup de choses pour vivre mieux. De plus, cela rembourserait les dettes que nous avons accumulées chez Tony, l'épicier italien du coin.

— Qu'en dis-tu ? se risque ma mère.

Je me lève, bois mon café au lait d'une traite comme mon père et leur annonce fièrement :

— J'en dis que je serais un imbécile si je n'y allais pas !

Tous explosent de joie et viennent m'enlacer. Ma famille va me manquer, mais il est en effet temps pour moi, à dix-neuf ans passés, de vivre ma propre vie.

— Tu ne partiras pas seul. Tu prendras notre jument et la charrette. Tu auras besoin d'affaires pour chasser et te reposer. Je vais voir aussi avec ton oncle Mark s'il veut venir avec toi, précise mon père. Je sais que je peux compter sur mon petit frère pour te guider.

— J'en serais plus qu'honoré.

*

C'est ainsi que, sept jours plus tard, mon oncle et moi quittons New York après de longues embrassades avec les miens.

— Tiens, prends cette couverture, mon fils. Je l'ai tricotée pour toi, pour les nuits fraîches, dit ma mère, les larmes aux yeux.

Je la remercie en la serrant fort contre moi et monte dans la charrette où Mark m'attend déjà. Olympe, notre belle jument blanche, et Prince, le cheval marron de Mark, y sont attelés.